

## Comparer les littératures canadiennes, pour quoi faire?

Réjean Beaudoin

Number 117, Spring 2000

Solitudes rompues

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56098ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Beaudoin, R. (2000). Comparer les littératures canadiennes, pour quoi faire? *Québec français*, (117), 68–70.

# Comparer les littératures canadiennes, pour quoi faire ?

PAR RÉJEAN BEAUDOIN\*

**D**ès les premiers balbutiements de la littérature québécoise, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, on s'inquiétait beaucoup de la concurrence écrasante des livres français. On a réclamé, plus récemment, l'américanité de notre culture. Qu'en est-il d'une proximité à la fois plus évidente et plus difficile à admettre ? Je veux parler du voisinage séculaire qui lie le Québec au Canada anglais. Se pourrait-il que le partage d'un même territoire et de certaines institutions communes, pour ne rien dire du bilinguisme, n'ait aucunement affecté l'évolution littéraire du Québec ?

Sait-on, par exemple, que la critique littéraire canadienne-anglaise commente, analyse et rend compte de la littérature québécoise avec une régularité et une acuité croissantes depuis 1867 ? Plusieurs universités canadiennes font place aux auteurs québécois dans leurs pro-

grammes. En somme, le Canada anglais contribue significativement au processus de légitimation de notre littérature. Pourquoi cet intérêt qui n'est pas toujours payé de réciprocité ? Que lit-on au Québec de ce qui s'écrit ailleurs au Canada ? Quels sont, par contre, les motifs et les attentes qui nourrissent la lecture des œuvres québécoises, en traduction ou en version originale, dans les autres provinces ?

Certains travaux de comparaison entre les littératures canadienne et québécoise suggèrent peut-être des réponses, mais posons d'abord les perceptions telles qu'elles existent de part et d'autre du fossé qui sépare les deux solitudes, et parfois d'un même côté de ce fossé, où Québécois, Acadiens et Franco-Ontariens sont loin de partager le même point de vue. En voici un exemple dans la lecture que fait Jean Morency de « la condition franco-ontarienne » :



Robert Harris, *A Meeting of the School Trustees, Huile, 1856*. (Galerie nationale du Canada)



Liaison, « le magazine culturel de l'Ontario français », semblerait plutôt incarner, pour nous Québécois, la marginalité, ou pour être plus précis, la menace de la marginalisation, comme si la condition franco-ontarienne était une préfiguration de notre destinée collective. [...] Avec le résultat que la lecture de Liaison fait de nous, Québécois, des étrangers, et dans notre propre langue. Sensation bizarre que celle-ci de nous retrouver tout à coup en marge de la marge, prisonniers de nos propres frontières, comme privés de justification. Liaison nous parle en français d'une Amérique qui se déploie à côté de nous et que nous avons refusée. Qui pourrait situer Hearst sur une carte ? Cette ville est pourtant l'un des pôles de la conscience franco-ontarienne<sup>1</sup>.

S'il existe une perspective à laquelle résiste farouchement l'idée même de littérature québécoise, c'est bien celle d'être éventuellement incluse dans un ensemble appelé « littérature canadienne ». N'est-ce pas là ce qui meut la littérature québécoise, surtout depuis les quelques décennies où elle a renoncé au nom qu'elle portait autrefois, quand elle se désignait sous l'appellation de « littérature canadienne-française » ? On ne peut pas prétendre que les mots « Canadien » et « Canadien français » n'ont jamais été synonymes dans la bouche de nos pères, mais la nuance ne s'entend pas de la même oreille dans l'autre langue. Dira-t-on que les Canadiens anglais qui fréquentent la littérature québécoise, entre autres motifs, la lisent parce qu'ils aimeraient croire qu'elle est toujours canadienne, ce qui revient un peu à la refaire à leur image ? Tel serait le premier souci du comparatisme, mais l'appropriation n'est-elle pas le fait de tout acte de lecture ? Les Québécois lisent-ils autrement les autres identités francophones de l'Amérique ?

La critique anglo-canadienne trouve, en effet, des rapports entre les livres québécois et les livres canadiens écrits en anglais. Ces rapprochements ne sont pas tous arbitraires, mais ils renforcent certainement la conviction que les auteurs québécois rentrent, malgré tout, dans le grand imaginaire canadien, même si un tel système symbolique ne se laisse pas définir aisément. Margaret Atwood a tenté de le faire en 1972 dans son essai intitulé *Survival*<sup>2</sup>. Plus les écrivains québécois affirment leur identité, plus ils revendiquent leur différence, plus leurs lecteurs anglo-canadiens semblent y voir la confirmation d'une littérature nationale, unique et pancanadienne. Ce paradoxe s'explique-t-il ? D'un autre point de vue, la force d'attraction et la puissance d'assimilation de l'institution littéraire québécoise ont stimulé la promotion de l'identité acadienne et des autres littératures francophones du Canada, en leur servant de repoussoir. La diversité se compose d'entités sans doute spécifiques mais noyées dans l'émission des minorités, ce qui permettrait de les rassembler toutes dans une seule littérature canadienne. C'est à voir.

Aujourd'hui, la littérature québécoise, telle qu'elle se conçoit et se présente sous la plume de quelques-uns de ses meilleurs représentants, insiste beaucoup sur le métissage des cultures, sur l'apport de l'écriture migrante qui traverse la production littéraire contemporaine et sur le contexte transculturel du milieu urbain montréalais ; en somme, « le risque de l'ouverture et de la communication »<sup>3</sup> avec la richesse ambiante des langues et avec la culture cosmopolite qui en résulte est à l'ordre du jour. La « parole nomade », dont parle Régine Robin, est reprise sur toutes les tribunes et inscrite dans les recherches de pointe, souvent dans la foulée d'une esthétique postmoderne. Le courant est porté par des revues, des colloques, des effets médiatiques et des écrivains connus. À les lire, il n'est plus permis de douter que la « littérature qui se fait », pour citer le titre d'un essai de Gilles Marcotte, sera plurielle ou ne sera pas. Une seule ombre au tableau, comme le soulignait, il

y a quelques années, la polémique du prix du Gouverneur général décerné à Nancy Huston : « Nous sommes peut-être ouverts aux autres cultures, mais il n'est pas sûr que la culture anglo-canadienne fasse partie de celles que nous sommes disposés à accueillir »<sup>4</sup>. Georges-André Vachon l'écrivait pour le déplorer.

Les Anglo-Canadiens qui nous lisent comprennent d'autant moins ce refus qu'ils poussent volontiers la canadienité jusqu'à l'inclusion de la discordance québécoise. Ronald Sutherland, important représentant du comparatisme littéraire au Canada, a soutenu que ce pays ne saurait donner sans danger dans le nationalisme excessif des Québécois, parce que « [n]otre force réside, au Canada, dans notre absence d'unicité et dans notre respect de la diversité »<sup>5</sup>. Depuis quelque temps déjà, il semble acquis, au Québec même, que la notion d'imaginaire des langues, de plus en plus fréquemment associée à la littérature québécoise actuelle, opère une nouvelle configuration des enjeux. Les fameuses années 1960 se perdent de plus en plus dans la nuit des temps et tendent à s'obscurcir en petite noirceur. C'est que la perspective ouverte à l'écriture par les « nouvelles économies de l'échange linguistique »<sup>6</sup>, selon l'expression de Sherry Simon, tâche à la fois d'intégrer et d'apaiser l'inquiétude minoritaire en la confrontant aux défis inédits du monde décentré qui devient de plus en plus le nôtre : « N'oublions pas que l'immigrant est un individu qui valorise, par-dessus tout, le changement. Il reste à souhaiter que le Québec puisse voir dès maintenant, dans le changement, la forme de son avenir »<sup>7</sup>, observait encore Georges-André Vachon.

Il ne manque pas de raisons éclairées pour parier gagnant sur la réalisation de ce souhait, mais l'image du paysage littéraire québécois fraîchement renouvelé par la rupture de l'ethnocentrisme qui restait sourd à tout ce qui lui paraissait étranger ressemble à un rêve de théoriciens : les problématiques de la rencontre de l'Autre veulent que le « plurilinguisme comme principe dialogique s'affirme contre la dictature de l'Un »<sup>8</sup>. Il est donc entendu que toute identité affirmée et close sur une tradition historique ne peut relever que d'un ancien rituel d'exorcisme ou de la nostalgie des valeurs refuges. En tout cas, les tenants de la nouvelle donne n'ont pas peur des mots. Ils soutiennent que c'est la culture française qui engagerait le Québec à pratiquer le métissage de ses différences. La citation suivante, bien qu'un peu longue, vaut le détour :

*Le pouvoir transgressif du texte plurilingue consiste dans sa contestation des frontières nationales et culturelles, dans sa tentative de mettre en cause le rapport à la communauté et aux identités collectives. Ce pouvoir déstabilisateur du texte plurilingue est devenu un leitmotiv de la pensée de la modernité française. La « traversée des langues » (Sollers), la « langue infecte » (Jacques Hassoun), la « bi-langue » (Khatibi), « l'interlangue » (Régine Robin) sont autant de formulations qui font de la fragmentation des codes linguistiques une poétique de l'écart et de la disjonction, exprimant l'exil de l'écrivain en dehors des communautés de langue. Joyce, Pound, Beckett, mais aussi Kafka et Sollers, sont les francs-tireurs les plus célèbres de cette guerre contre les évidences de la langue nationale, contre le confort des identités communes<sup>9</sup>.*

De Kafka, Joyce et Beckett jusqu'à Sollers, on voit de quel côté les gros canons sont braqués et on comprend qu'il s'agit d'écraser l'infâme associé au « confort des identités communes ». Qui nierait le décentrement vécu dans le déplacement des cultures originaires ? Mais il importe de lire la dérive en amont, jusqu'au regard antérieur à la découverte européenne de l'Amérique. Je pense ici aux réflexions de Pierre Nepveu dans *Intérieurs du Nouveau Monde*.



Longtemps avant les courants d'immigration récente, la colonisation a connu le déphasement d'une histoire séculaire confrontée à la nudité du Nouveau Monde. Ce n'était pas tant une étendue sans limites qu'un lieu désert et inconnu. Nepveu insiste avec raison sur le brouillage inaperçu derrière le rituel ostentatoire des prises de possession du territoire sauvage. Pour les écrivains descendant des peuples colonisateurs, « la France, l'Angleterre, l'Europe ne sont pas absentes, mais apparaissent désormais comme arbitraires, contingentes, multiples. D'où une part d'artifice dans les références culturelles »<sup>10</sup>. Il y a longtemps que le Canada français a subi la mise à l'épreuve de ses sources européennes. C'est dire que la recherche identitaire a dû commencer bien avant les grandes immigrations massives du XX<sup>e</sup> siècle, et les textes du Régime français, des *Relations* des jésuites aux récits de voyages, relevaient déjà de l'écriture migrante avant la lettre. Pourquoi s'effraierait-on de « voir dès maintenant, dans le changement, la forme de [notre] avenir » ? La question s'est posée dès le premier contact avec le Nouveau Monde où la géographie déroutait l'expérience historique.

L'articulation du problème des littératures canadiennes comparées n'est pas une mince tâche. On ne saurait la simplifier sans tricher, mais la démarche achoppe principalement sur ce que E. D. Blodgett a appelé l'insuffisance du postulat politique que suppose le projet comparatiste. Celui-ci présume trop facilement que les littératures canadiennes sont sœurs parce qu'elles sont des productions du même pays. La crainte que ces productions distinctes ne finissent par développer deux identités nationales en conflit, voilà ce qui invite au comparatisme. Ne cherchons pas davantage son fondement. En 1982, Blodgett dénonçait cette idée dans *Configuration : Essays on the Canadian Literatures*, où il montrait que le contentieux politique ne peut que freiner la mise au point d'un système de comparaison efficace : « un modèle qui implique que les deux littératures sont apparentées en raison du fait qu'elles appartiennent au même pays [...] relève d'une présomption politique qui n'est pas partagée partout au pays »<sup>11</sup>.

Peut-on parler de convergence tardive entre le discours du multiculturalisme et celui qui procède des comparaisons entre les deux littératures québécoise et canadienne ? En d'autres mots, toutes les conditions ne sont-elles pas finalement réunies pour que le dialogue entrepris par les comparatistes canadiens, depuis quelques décennies, rencontre le plurilinguisme et la transculture de la nouvelle littéra-

ture québécoise ? De telles questions font écho aux doutes qui ont présidé aux commencements de l'étude des littératures canadiennes comparées. Il y a plus de vingt ans, l'un des pionniers québécois de la discipline interrogeait radicalement l'utilité du nouveau champ de recherches, au moment où le comparatisme en était à se définir :

*Mais peut-être faudrait-il d'abord reprendre à zéro la théorie de la littérature comparée en fonction des objectifs que l'on se donne pour l'étude des deux littératures canadienne et québécoise. Et avant toute chose, se demander : pourquoi faisons-nous ce travail ? Et pour qui ? Après cela, nous pourrions revenir sur le comment nous devons procéder afin d'arriver à ces fins. Car il se peut bien que nous ayons entrepris un travail que personne ne souhaite, ou qui ne sert qu'à très peu de gens*<sup>12</sup>.

Depuis que la question a été posée, elle n'a rien perdu de sa pertinence. On n'est plus aussi sûr cependant que ce « travail [...] ne ser[ve désormais] qu'à très peu de gens ». Le sujet n'est pas neuf, mais il reste de ceux qu'on balaie trop souvent sous le tapis rouge des bonnes relations entre les deux littératures. Chantal de Grandpré l'a traité sans détour, il y a quinze ans, dans les pages de la revue *Liberté* ; le texte s'intitulait : « La canadianisation de la littérature québécoise : le cas Aquin ». On peut aujourd'hui relire cet article comme une réponse claire, bien que tranchante, à la question de Clément Moisan : comparer, pour quoi faire ? La discipline enseigne au moins la vigilance, opinait de Grandpré : « Il serait naïf de croire qu'en essayant de récupérer la littérature québécoise, le Canada n'essaye pas de récupérer davantage, c'est-à-dire l'histoire et la culture qui lui font défaut jusqu'à un certain point »<sup>13</sup>.

Pour terminer cet aperçu trop rapide sur une question complexe, il convient de revenir à l'horizon américain du contexte historique. Deux réponses ont été données au problème original du destin postcolonial des sociétés nord-américaines : chez nos voisins du sud, une vraie révolution a transformé treize colonies anglaises en États-Unis d'Amérique ; au nord, le Canada préfère l'état de siège perpétuel du conflit larvé de ses cultures constituantes dont l'une serait à jamais suspendue dans la diversité canadienne. S'il faut comparer le dissemblable, l'heure est peut-être passée de le fondre durablement en une seule unité commune.

\* Réjean Beaudoin est professeur, University of British Columbia.

#### NOTES

1. Jean Morency, « Sérielles », *Nuit blanche*, 51 (mars-avril-mai 1993), p. 14-15.
2. Traduit en français par Hélène Fillion, sous le titre *Essai sur la littérature canadienne*, Montréal, Boréal, 1987.
3. Georges-André Vachon, « Québec, fin de siècle », *Paragraphes*, 2 (1989), p. 64.
4. *Ibid.*, p. 64.
5. Ronald Sutherland, *Un nouveau héros. Études comparatives des littératures québécoise et canadienne-anglaise*, traduit de l'anglais par Jacques de Roussan, Montréal, Pierre Tisseyre, 1979, p. 67. Le titre de l'édition originale de ce livre en anglais est *The new Hero* (Toronto, Macmillan of Canada, 1977).
6. Sherry Simon, *Le Trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 1994, p. 19.
7. Vachon, *op. cit.*, p. 65.
8. Simon, *op. cit.*, p. 28.
9. *Ibid.*, p. 27.
10. Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal, 1998, p. 255.
11. E. D. Blodgett, *Configuration : Essays on the Canadian Literatures*, Downsview, ECW Press, 1982, p. 7.
12. Clément Moisan, *Comparaison et raison. Essais sur l'histoire et l'institution des littératures canadienne et québécoise*, La Salle, Hurtubise HMH, 1986, p. 113.
13. Chantal de Grandpré, « La canadianisation de la littérature québécoise : le cas Aquin », *Liberté*, 159 (juin 1985), p. 50-51. On peut aussi consulter mon récent article, sans visée polémique : « Axes de comparaison entre deux littératures », *Voix et images*, 72 (printemps 1999), p. 480-494.